

KAJSA INGEMARSSON

# Quelque part en nous

roman

Traduit du suédois  
par Carine Bruy



**Balland**  
Extrait de la publication

Quelque part en nous



Kajsa Ingemarsson

# Quelque part en nous

*Roman traduit du suédois  
par Carine Bruy*

Balland

Titre original : *Någonstans inom oss*  
© Kajsa Ingemarsson 2011  
by agreement with Grand Agency  
Ouvrage traduit avec le concours du Swedish arts council

Tous droits réservés  
© Balland Éditeur, 2012  
130, rue de Rivoli  
75001 Paris  
[www.editionsballand.com](http://www.editionsballand.com)  
ISBN : 978-2-35315-175-2

*À Tanja*  
*Sur de vertes prairies*



Every single day  
Every word you say  
Every game you play  
Every night you stay  
I'll be watching you

Police, "Every Breath You Take",  
*Synchronicity*, 1983.

*(Traduction française :*

Chaque jour qui passe  
Chaque mot que tu prononces  
Chaque jeu auquel tu joues  
Chaque nuit où tu es là  
Je veillerai sur toi)



Les places de stationnement étaient rares à cette heure tardive. Une Audi bleu marine remontait lentement la rue étroite, le long d'une rangée de véhicules immobiles que leurs chauffeurs avaient depuis longtemps désertés pour se réfugier dans la lumière et la chaleur d'une des petites maisons des alentours. L'Audi ralentit encore et s'arrêta à hauteur d'une fourgonnette grise. Derrière elle, subsistait un petit espace, sans doute écarté en raison de son étroitesse, par d'autres automobilistes en quête d'une place où garer leur voiture pour la nuit.

Tournée vers l'arrière, la conductrice entreprit d'effectuer son créneau. Elle s'y reprit à plusieurs fois avant de réussir à se garer de manière impeccable, avec quelques centimètres de marge de chaque côté. Elle ouvrit la portière et sortit. Le vent glacial, ricochait sur les angles et le toit de son véhicule. Il avait également commencé à neiger. Pas beaucoup, car plusieurs mois s'écouleraient encore avant que l'hiver ne soit installé pour de bon, mais quelques petits flocons esseulés virevoltaient dans l'air avant d'atterrir en fondant sur le sol mouillé.

Ses talons aiguilles cliquetèrent sur le bitume lorsqu'elle traversa la rue. Elle s'arrêta au milieu de la chaussée et s'en retourna vers sa voiture. La portière

conducteur n'était pas fermée à clé. D'un geste rapide, elle retira son manteau, le plia et le déposa près de la serviette qu'elle avait laissée sur la banquette arrière. Le fin tailleur qu'elle portait en dessous ne la protégeait pas du froid et elle fut prise d'un frisson irrésistible lorsqu'une rafale fit voler le tissu noir autour de son corps. Elle entreprit à nouveau de gagner le trottoir opposé. Cette fois, rien ne l'en empêcha. En quelques secondes elle avait atteint la clôture et contemplait la ville depuis la falaise qui marquait la limite des rues et des habitations. C'était un beau panorama, tellement remarquable que de nombreux touristes venaient l'admirer. Mais pas un soir comme celui-là.

La femme posa les mains sur la grille. La peinture était écaillée çà et là et un peu de rouille humide resta collée entre ses doigts. À la lumière des réverbères, elle présentait la même nuance que son vernis à ongles. Une coïncidence que personne ne commenterait jamais. Quelques instants durant, elle demeura parfaitement immobile, mais lorsque l'air glacial s'engouffra sous sa veste, son corps svelte frémit à nouveau. L'espace d'une seconde, elle parut perdue, comme si elle ne savait pas vraiment où elle était ni ce qu'elle faisait là, puis elle se reprit. De la pointe des orteils, elle se débarrassa de sa chaussure gauche, et elle reposa le pied à terre. Elle s'aïda d'une main pour retirer l'autre. Elle souleva la paire de souliers vernis noirs et regarda autour d'elle, puis elle fit un pas de côté et les plaça sur l'un des blocs de pierre le long de la clôture. Ses pieds uniquement couverts de fins bas en Nylon étaient au contact direct du sol, mais elle semblait indifférente au froid et à l'humidité.

Il s'écoula encore un certain temps. Quelques secondes peut-être, à moins que cela n'ait été une minute entière. Un homme promenant un chien passa sur le trottoir opposé. Par-dessus les toits des voitures garées le long de la rue, il vit la femme qui se tenait immobile, le visage tourné vers la ville. Plus tard, il raconterait qu'il avait noté qu'elle ne portait que des vêtements fins en dépit du froid qui régnait ce soir-là. Juste une veste et une jupe. Il n'avait pas vu ses chaussures. Ni noté qu'elle était pieds nus et que ses onéreux escarpins trônaient sur la pierre, à un mètre d'elle. Soigneusement alignés comme sur le rayonnage d'une boutique.

Hormis cet homme avec son chien et un automobiliste qui cherchait en vain une place libre, elle était seule. Sans se retourner, elle releva sa jupe sur ses cuisses et passa les jambes au-dessus de la rambarde, l'une après l'autre. Elle dut faire des efforts pour y parvenir, car la hauteur de la clôture avait été étudiée pour en empêcher le franchissement. Une fois de l'autre côté, il ne lui restait guère plus de dix centimètres où se tenir en équilibre. En contrebas, elle entendait le bruit de la circulation, clairsemée à cette heure tardive. Elle ne baissa pas le regard. Elle avait déjà étudié cette perspective et il n'y avait rien à voir.

Les yeux fermés, elle prit une profonde inspiration par le nez. Elle s'attarda une seconde avant de laisser ses doigts lâcher la clôture. Ses pieds hésitants se rapprochèrent du vide. Une violente bourrasque et elle perdit l'équilibre. Ses orteils cherchèrent instinctivement à se raccrocher au bord, puis... la chute.



Quand la pensée a-t-elle surgi ? Juste avant que je lâche prise ou aussitôt après ? Ou précisément à l'instant où tout était en jeu ? Quand la vie était encore présente, mais la fin inéluctable.

On dit que son existence défile devant ses yeux au moment de sa mort. Une image tellement inappropriée. Face à la mort, il n'y a aucune raison de rire et pas de public pour applaudir. Ce serait plutôt la bande-annonce d'un film qu'on ne se souvient pas d'avoir vu. Des scènes qui vous rappellent un événement dont vous n'avez qu'un vague souvenir. Comment une chose en a entraîné une autre. Comment votre vie a formé un long enchaînement de maillons. Tous les épisodes que vous considérez comme isolés n'étaient en réalité que les parties d'une même histoire. La vôtre et celle de vos proches.

Pas de défilement. Du moins, pas dans mon cas.

Comment la perception peut-elle changer si complètement, si brutalement, si vite ? Tandis que je me tenais là – à la frontière du monde –, la main encore fermement agrippée à la clôture rouillée, je ne nourrissais aucun doute. C'est ce dont je me souviens le mieux. La conviction. Et puis l'instant d'après, elle

n'était plus là. Car à la seconde où j'ai lâché prise, tout a changé.

Je suis tombée pendant une éternité et j'ai vu un appartement bien entretenu avec des meubles vétustes. Une maman incapable de se concentrer tant elle était inquiète. Un papa qui a débarqué, puis disparu comme la marée sans possibilité de se raviser. Une petite sœur à la respiration paisible qui dormait dans le lit d'à côté. J'ai vu le désir, la détermination et la grande fierté. Des manuscrits corrigés, des souvenirs heureux et des tapes sur l'épaule. J'ai vu des repas tardifs, des poignées de mains fermes et des costumes sombres. Des tapis orientaux aux motifs complexes, des voitures tout juste révisées, des sièges d'avion avec davantage d'espace pour les jambes et des plats servis sur des nappes en lin. J'ai vu des bijoux onéreux, des carafes de cognac brillantes, de la purée en flocons et du ketchup. Et puis des chiens, certains petits et hirsutes, d'autres grands et amusants.

Mais j'ai surtout vu Mikael. Et j'ai hurlé *Stop !* car je me rappelais ce passage du film et je ne voulais pas le revoir. Mais ma protestation n'a pas été entendue et ses expressions inquiètes, son désespoir et sa résignation ont envahi tout l'espace autour de moi. *Je t'aime*, a-t-il déclaré d'une voix qui résonnait à travers toute la voûte céleste.

*Je t'aime, comprends-le une bonne fois pour toutes.*

Comment avais-je pu ne pas entendre une voix si puissante ? Je ne peux répondre à cette question, je ne peux que raconter le reste de ma chute. Comment elle a duré une éternité tandis que les mots de Mikael sonnaient à mes oreilles. Comment soudain, j'ai compris.

Je t'aime, disait-il, et c'était vrai. Notre amour n'était pas une invention, pas une erreur, pas le produit de mon imagination. Le reflet de chaque étoile de l'univers témoignait de la même chose à cet instant. Comment avais-je pu douter, comment avais-je pu laisser de telles futilités me conduire sur le bord de cette falaise que j'avais désormais quittée pour de bon ?

La bande-annonce était finie. J'ouvris les yeux qui se remplirent immédiatement de larmes sous l'effet du froid et du vent. C'était tellement émouvant, au fond, que mon corps ait trouvé la force de réagir jusqu'au bout, comme si ce qui se produisait n'était rien de plus qu'une rapide descente à vélo. Peut-être est-ce précisément cet instinct physique, le sentiment de toujours être en vie et d'appartenir au monde qui, en moi, a fait se transformer les mots en prière. Ce qui était sur le point d'arriver devait être stoppé.

J'ai prié, comme jamais je ne l'avais fait avant.

Et mes prières ont été entendues, car ma chute a effectivement pris fin. Contre le bitume dur.



En rouvrant les yeux, je ne savais que croire. Un court instant, j'eus l'impression que tout cela n'avait été qu'un rêve – un rêve désagréable, affreux et effrayant –, mais ce que mon regard rencontra n'avait ni les contours familiers de ma chambre plongée dans la pénombre, ni ceux du mur anonyme d'un hôtel. Au lieu de ça, je me trouvais à nouveau sur la falaise et Stockholm scintillait devant moi entre un ciel noir et une mer tout aussi sombre. Je demeurai quelques secondes le visage au vent et sentis le duvet se hérissier sur ma peau. Puis je fus de retour. C'était déstabilisant et étonnant, tel un changement de décor magique dans une représentation théâtrale.

Je fus d'abord gagnée par le soulagement. Ce n'était pas arrivé, je ne l'avais pas fait, et la gratitude que j'éprouvai alors fut plus grande que tout ce que j'avais vécu jusque-là.

Je me mis à rire. Cette hilarité pétillait comme des bulles de soda dans une bouteille qu'on vient d'ouvrir. Je ne comprenais pas comment cela avait pu se produire, ce miracle dont je venais de faire l'expérience, mais c'était quelque chose de grand, il n'y avait aucun doute. Je n'avais pas sauté.

Le précipice à mes pieds me donnait le vertige. Tout ce que je voulais, c'était escalader à nouveau la clôture – dans le bon sens cette fois-ci –, enfiler mes chaussures, prendre la voiture et rentrer chez moi. Tout serait comme d'habitude, et en même temps, tout aurait changé. J'appellerai Mikael sur le trajet, il n'y avait pas de temps à perdre. Il n'était pas trop tard, tout pouvait être modifié. Je ne l'aurais pas cru avant d'en avoir eu la preuve. Ces interminables secondes avaient tout bouleversé. Ce qui m'avait paru si grave et désespéré dans ma vie, au point que j'avais carrément décidé d'y mettre un terme, ne me paraissait désormais guère plus menaçant que les grondements d'un orage que l'on pouvait affronter armé d'une paire de bottes en caoutchouc et d'un parapluie. Tout s'arrangerait.

Ce que j'avais pu être stupide ! Comment avais-je pu concevoir une idée aussi bête ? Me supprimer. Sauter d'une falaise, sans me laisser la moindre chance d'en réchapper. J'aurais pu choisir d'avalier des comprimés et demander une nouvelle prescription à mon médecin. Dire que ceux que j'avais n'étaient pas assez forts, que je ne trouvais pas le sommeil, que je me réveillais pendant la nuit. J'avais un travail stressant et beaucoup de gens souffrent de problèmes d'insomnie. Personne n'aurait soupçonné quoi que ce soit.

Je devais être désespérée, pensai-je froidement, comme s'il ne s'agissait pas de moi mais de quelque personnage pathétique d'un film que j'aurais vu ou dont j'aurais entendu parler. Je me secouai pour me débarrasser de ce sentiment d'irréalité. Je relevai la tête, attendant qu'un flocon s'y pose et me rappelle où je me trouvais. La nuque renversée, je clignai des yeux

en direction du ciel noir, sans étoiles. S'il existait un Dieu, ce dont je pouvais difficilement douter après un tel événement, je ménagerais dorénavant un peu de temps pour me rendre régulièrement à l'église. Voilà ce que je pensais tandis que je me tenais là, à attendre de sentir le froid humide sur ma peau. Je ferai peut-être aussi un don substantiel à une association caritative. Non que je veuille m'acquitter ainsi de ma dette ; je pourrais également consacrer une partie de mon temps à des actions de bénévolat. Réellement *faire* quelque chose. Organiser une collecte, distribuer des brioches à des SDF, m'engager à la soupe populaire, travailler dans un centre pour femmes battues, n'importe quoi. Je trouverai sans doute un bon moyen de témoigner ma reconnaissance.

Mes chaussures étaient toujours sur la borne en pierre de la clôture. Je pourrais toujours commencer par les vendre, en guise d'action symbolique. Même si la valeur des vêtements d'occasion était faible, je devrais pouvoir obtenir mille couronnes, plus avec un peu de chance, pour une paire d'escarpins Gucci presque neufs. Il existait des boutiques d'occasion spécialisées dans les vêtements et accessoires de marque. Je n'en avais jamais fréquenté, car le shopping d'occasion n'était pas la grande passion de ma vie, mais cette démarche comportait juste ce qu'il fallait d'humilité pour une entrée en pénitence.

Je baissai à nouveau la tête et le vent sur mon visage me fit cligner plusieurs fois des yeux. Sur l'eau, là-bas au loin, on apercevait les lumières d'un bateau effectuant la liaison entre l'archipel et Stockholm, qui se dirigeait à présent vers la ville. Qu'est-ce que

je fabriquais ? Qu'avais-je eu l'intention de faire ? Soudain, ce n'était plus de la gratitude que j'éprouvais, mais un sentiment de culpabilité qui s'abattit sur moi tel un tsunami implacable déferlant sur une plage. Je n'eus pas le temps de me mettre à l'abri, mes poumons se remplirent d'eau avant même que j'aie eu le loisir de regarder autour de moi pour repérer un endroit où me réfugier. L'image de Mikael était tout ce que je voyais. Lui qui m'attendait à la maison sans la moindre idée de ce que sa femme tramait. Son image – dans un fauteuil, tranquillement calé contre le dossier, un livre à la main, les cheveux un peu ébouriffés et les pieds sur la table de salon – me causa une violente nausée. Je déglutis, m'agrippai à la clôture et pris une profonde inspiration. Comment cette idée avait-elle même pu me venir ?

Sur mon lieu de travail, j'avais rangé mon bureau. Comme si je m'apprêtais à prendre de longues vacances. J'avais bouclé les dossiers que je pouvais et discrètement donné des instructions pour ceux encore en cours. Je n'étais pas du genre à laisser les gens dans le pétrin, à ne pas assumer mes responsabilités pour ce que j'avais engagé, m'étais-je dit avec une espèce de fierté vaniteuse. Y avais-je réellement cru moi-même ?

D'un point de vue financier, je savais que Mikael s'en sortirait. J'avais même réfléchi à cette question. Il disposait de ses propres revenus et il hériterait de mes biens. Il ne risquait pas de manquer d'argent. Je m'en étais presque réjoui, me persuadant que ce serait une espèce de compensation. Il pourrait voyager, acheter des choses, avoir un beau logement et manger sainement... Il n'avait pas besoin de moi, bien au contraire. C'était moi qui le tirais vers le bas, qui l'empêchais d'avancer,

qui freinais et posais des limites. Voilà ce que je m'étais dit. Je n'avais pas vu cette silhouette esseulée dans son fauteuil, le mari qui attendait d'entendre la clé dans la serrure quand son épouse rentrait à la maison après une longue soirée de travail. Son sourire, le verre de vin ou la tasse de thé qu'il me proposait. Son étreinte un peu distraite lorsqu'il passait devant moi en se dirigeant vers la cuisine pour mettre l'eau à chauffer. Un moment silencieux ensemble devant la télé. Nos brosses à dents l'une à côté de l'autre dans la salle de bains.

Soudain je me figeai. *La salle de bains*. L'entreprise VVS, lui en avais-je parlé ? Quand devaient-ils venir, déjà ? Nous étions censés laisser la clé au voisin si nous ne pouvions pas être présents. Où était le mot ? Toujours dans le vestibule ? L'avais-je jeté ? Mikael qui tellement agacé de ce robinet qui fuyait. Une pièce nécessitait d'être changée, et selon l'entrepreneur, seul un installateur habilité pouvait s'en charger. Mikael deviendrait fou s'il apprenait qu'ils étaient venus sans se donner la peine de chercher à entrer. Le vertige me saisit à nouveau et je craignis d'être sur le point de m'évanouir. Ce ne serait pas judicieux à l'endroit où je me trouvais, car il y avait à peine assez de place pour mes pieds sur cette étroite corniche. Non, je devais m'en être souvenu, n'est-ce pas ? J'essayai de respirer calmement. Profondément, jusque dans mon ventre, comme Mette avait tenté de me l'enseigner. Inspirer par le nez, expirer par la bouche. Elle estimait que je devrais faire du yoga. On y apprenait ce genre de choses et cela me ferait du bien. Elle avait peut-être raison, j'allais éventuellement m'y mettre. J'étais vivante après tout, je pouvais faire ce que je voulais.

Lentement, ma respiration se calma et mon rythme cardiaque ralentit, même si mon cœur battait encore si fort que j'en avais presque les oreilles bouchées. Je pouvais parler du réparateur à Mikael ce soir, ce n'était pas un problème. Et s'il dormait déjà à mon retour, je n'aurais qu'à lui laisser un mot pour m'assurer qu'il n'oublie pas.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Je regardai autour de moi. La luminosité ne semblait pas avoir changé et des flocons continuaient à tomber sur le sol où ils fondaient au contact de la surface sombre avant de disparaître. Le bruit de la circulation me parvenait de la route en contrebas de la falaise et j'entendis des sirènes au loin qui me firent sursauter. Ces gyrophares auraient pu m'être destinés. L'ambulance et la police auraient sans doute été en route. Des témoins les auraient contactés pour leur relater ce qu'ils avaient vu. Comment une personne était tombée, s'était jetée du bord de la falaise, droit sur le bitume tout en bas. La nausée me gagna à nouveau. Cette fois, j'y étais mieux préparée et je pris quelques inspirations profondes dans l'air froid. Tout allait bien, je contrôlais la situation.

Je m'apprêtais à relever ma jupe une nouvelle fois pour escalader la clôture et me mettre en sécurité, quand une envie soudaine me saisit. Je voulais me confronter à cette idiotie. Avant de m'autoriser à reprendre le cours de ma vie, j'allais m'immuniser contre ces idées folles qui s'étaient emparées de moi. Je voulais être une personne nouvelle quand j'appellerais Mikael. Je ne voulais pas emporter la moindre parcelle de l'ancienne Rebecka dans la voiture. Cela peut sembler ridicule, mais à cet

## QUELQUE PART EN NOUS

instant, j'avais le sentiment d'être née une seconde fois. Comme si toute cette scène m'avait permis de fixer mes priorités avec une telle efficacité qu'une vie entière de psychothérapie n'aurait sans doute pas abouti à un résultat aussi probant.

J'étais donc là, pleinement consciente de la valeur de la vie et de la manière dont je mènerais désormais mon existence. J'étais prête à regarder par-dessus le bord et à affronter le vide. Prête à affronter cette folie qui avait profité d'un passage à vide temporaire pour me conduire à la mort. Prête à me guérir pour de bon.



- *Qu'est-ce que c'est que ça ?*
- *Je suis désolé...*
- *Qu'est-ce qui se passe ?*
- *Rebecka...*
- *Qu'est-ce que vous fabriquez ? Que font tous ces gens ici ? Qui gît là-bas ?*
- *Qu'est-ce que tu vois ?*
- *On dirait que... non, ce n'est pas possible. C'est quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais sauté, je suis là. Tu le vois de tes propres yeux ! Je suis revenue. J'étais là-haut à l'instant. Sur la falaise. J'allais juste jeter un coup d'œil par-dessus le bord...*
- *Et voilà ce que tu as vu.*
- *Non ! C'est une erreur ! Ce n'est pas vrai !*
- *Rebecka, fermer les yeux n'y changera rien.*
- *Je ne veux pas voir ça...*
- *Ce n'est pas nécessaire. Nous pouvons quitter cet endroit.*
- *Le quitter ? Mais tu me dis que c'est moi qui suis étendue là !*
- *C'est un corps qui gît là.*
- *Mon corps ! Je saigne ! Regarde ma tête, il y a un grand trou dans mon cou... Et regarde mon bras, il est complètement tordu...*

QUELQUE PART EN NOUS

— *Tu as mal ?*

— *Je ne sais pas. Je ne sens rien.*

— *Tu ne sens rien parce que tu n'es plus dans ton corps. C'est pour ça que tu n'as pas mal. Il n'y a plus de vie à l'intérieur. Il est mort.*

— *Ce n'est pas vrai ! Ça ne peut pas être moi ? Je me suis ravisée !*

— *Il était trop tard à ce moment-là, Rebecka. Tu avais déjà pris une décision et tu l'avais mise à exécution.*

— *Mais je suis bel et bien ici et je te parle...*

— *Tu as quitté ton corps.*

— *Arrête ! Je ne peux pas accepter ça. Il y a des hôpitaux, des médecins... Nous sommes au deuxième millénaire. On ne peut quand même pas mourir comme ça ? Il faut que je vive ! Je dois retourner auprès de Mikael !*

— *Je ne peux pas t'aider, Rebecka, en tout cas pas à récupérer ton corps. Tu as choisi de le quitter. Il n'y a plus rien à y faire.*

— *Je n'ai rien choisi ! Tu mens !*

— *Je suis désolé, je comprends que c'est difficile.*

— *Cette scène n'est pas en train de se produire. Hé, arrêtez, laissez-moi tranquille !*

— *Ils ne t'entendent pas. Ta volonté ne peut plus rien changer maintenant.*

— *Alors je suis censée rester les bras croisés à les regarder m'emmener ?*

— *Viens, Rebecka, prends ma main. Il y a des choses que je dois t'expliquer. Il y a des choses dont nous devons parler.*

Enfant, j'ai vu un film. Un homme avait été emmené au ciel trop tôt suite à l'erreur d'un fonctionnaire inexpérimenté de quelque administration céleste. Ils devaient faire en sorte de la rectifier, ce qui n'était pas sans poser problème puisque son corps avait été broyé dans un accident de voiture. Pour finir, ils trouvaient le corps de remplacement parfait : celui d'une star du football bien entraînée dont les jours étaient comptés. Le souvenir de cet événement avait été effacé de la mémoire du héros et sa vie s'était poursuivie sous sa nouvelle forme.

Il s'agissait d'une comédie, mais elle avait continué à me hanter de nombreuses années après. Est-ce qu'il arrivait à ceux de « là-haut » de se tromper ? Et s'ils se mettaient en tête que je devais mourir ? Et s'ils venaient me chercher pendant mon sommeil ? Je ne me réveillerais peut-être pas. Et s'ils venaient chercher mon père et ma mère ? Depuis le canapé devant la télé, cette dernière m'enjoignait d'une voix lasse de me rendormir. Il était rare qu'elle vienne dans ma chambre. Quand elle apparaissait sur le seuil, c'était surtout poussée par la colère, parce que j'allais réveiller Sofia avec mes hurlements et la lumière allumée.

Je restais donc dans mon lit avec ma sœur endormie de l'autre côté de la chambre exigüe, et je me repassais la fin du film. Elle était sans doute censée être heureuse. Le héros pouvait en effet continuer à vivre, et il trouvait même l'amour dans son nouveau corps. Si la fin était heureuse, tout allait bien. Mais, moi, elle m'angoissait, même si ce mot ne faisait pas encore partie de mon vocabulaire. Est-ce que la vie en elle-même, le fait de vivre, était plus important que la manière dont on vivait ? Est-ce que toutes les expériences, les relations et les souvenirs qu'on accumulait étaient dénués d'importance ? Pouvait-on simplement tout échanger contre un nouveau corps et une nouvelle personnalité et continuer à vivre ? Que restait-il de nous ? Le personnage du film avait pu poursuivre sa route, bien que sous une nouvelle identité, ne conservant que de vagues réminiscences de son existence antérieure. Et si ça m'arrivait ? Et si un esprit négligent commettait une erreur et m'extrayait de mon corps pour me flanquer dans celui de Petra, de Felicia ou – pensée affreuse – dans celui d'Ylva ? Je serais obligée de vivre leur vie, de retrouver leur famille après l'école, d'aller dans leur chalet à la campagne, d'avoir leurs verrues et leurs fautes aux devoirs de maths. Moi, je n'en faisais pas, et je ne voulais pas faire celles des autres.

Parfois ces pensées me plongeaient dans un tel état de panique que je me glissais auprès de ma mère devant la télé. Même si ça la mettait en colère. Elle était là, avec sa cigarette, et pour une fois sa faiblesse tournait à mon avantage. Elle me laissait rester à côté d'elle jusqu'à ce que ma tête tombe de fatigue sur ses genoux. Le matin, je me réveillais sous la couverture en laine

## QUELQUE PART EN NOUS

qui sentait le tabac. L'étoffe rugueuse du canapé avait laissé des marques sur ma joue et je frissonnais dans le courant d'air de la fenêtre, laissée ouverte pour aérer la pièce. Le cendrier sur la table était vide et nettoyé, mais ma mère n'avait pas eu la force de me porter jusqu'à mon lit. Ce n'était pas grave, parce qu'au moins, j'étais moi et je vivais ma propre vie.